

Commentaire linéaire
Les Caractères de Jean de La Bruyère

livre VIII, « De la Cour », 74 (I)

Vocabulaire :

- « galants » = de bonne compagnie, de conversation agréable
- « civils » = aimables
- « viandes » = victuailles
- « eau-forte » = vitriol
- « église » = la chapelle du château de Versailles
- « paraissent » = apparaissent
- « appliqué » = attaché
- « on ne laisse pas de » = on ne manque pas de
- « élévation » = latitude
- « Iroquois » et « Hurons » = peuples amérindiens du Canada

Mouvement du texte :

Sous forme d'une devinette, La Bruyère fait le portrait collectif et énigmatique des personnages d'un lieu étrange. Il en énumère les composantes. L'accumulation d'indices conduisent le lecteur à y reconnaître la cour de Versailles sous Louis XIV.

1. L. 1 à 7 : Les mœurs des hommes (antithèse)

- a) L. 1 : Les mœurs des vieillards (bonnes)
- b) L. 1 à 7 : Les mœurs des jeunes gens (mauvaises)

2. L. 7 à 14 : Les coutumes vestimentaires (antithèse)

- L. 7 à 11 : Les femmes (se dénudent tout en se cachant)
- L. 11 à 14 : Les hommes (se cachent)

3. L. 14 à 22 : La religion (antithèse)

Les courtisans adorent le Roi tandis que le Roi adore Dieu

4. L. 22-23 : Indices supplémentaires pour résoudre la devinette

Problématiques possibles :

1. Une vraie ou fausse devinette ?
2. En quoi le recours à la devinette renforce-t-elle la satire de la cour ?
3. En quoi la devinette permet-elle une caricature de la cour ?

Commentaire linéaire :

Le moraliste joue sur une **tension ironique** entre la description d'un lieu quasi mythique et un lieu bien connu qu'il s'agit de reconnaître comme dans une **devinette**. En effet, « on parle de » signifie « on évoque sans trop bien savoir ». Il s'agit donc d'une contrée quasi mythique, extrêmement exotique, aux mœurs et aux coutumes très étranges, que peu semblent avoir vue. Elle est même plus exotique que celle des Hurons et des Iroquois (l.23). Mais le lecteur va vite se rendre compte que cette **description** a un air de déjà-vu. La **devinette** ne doit pas non plus être trop simple et La Bruyère s'amuse à nous égarer quelque peu avec « une région ». La Cour n'est certes pas une région mais elle est pourtant une sorte de pays dans le pays, un lieu avec un fonctionnement, des mœurs et des coutumes très différents du reste du pays. Au fond, La Bruyère se fait **spectateur de la comédie de cour**, en feignant de prendre le regard d'un étranger, procédé classique dans la littérature.

1. L. 1 à 7 : Les mœurs (antithèse)

a) L. 1 : Les mœurs des vieillards (bonnes)

Le fait de procéder à un **portrait collectif**, en supprimant toute exception, est **hyperbolique** et bien typique d'une **caricature**, qui, par essence, supprime la nuance. « Les vieillards [y] sont galants, polis et civils » : cette **énumération d'adjectifs mélioratifs** est faite pour surprendre. Ce ne sont pas forcément les **qualificatifs** attendus pour des vieillards, qu'on aime à nommer « aigris », « revêches », « grincheux » ... Ils adoptent plutôt le comportement de jeunes premiers qui veulent séduire, ce qui peut transformer ces avantages en ridicules. Mais cette **énumération** prend tout son **sel comique** avec l'**antithèse** qui suit.

b) L. 1 à 7 : Les mœurs des jeunes gens (mauvaises)

La Bruyère se lance dans une **description** saisissante et encore ô combien actuelle de la débauche. En effet, les jeunes gens n'ont pas les mœurs qu'on attendrait d'une belle jeunesse : « les jeunes gens au contraire [sont] durs, féroces, sans mœurs ni politesse ». Cette **nouvelle énumération** s'oppose à la précédente. Les **adjectifs** « polis » et « durs » peuvent certes évoquer **au sens propre** des qualités marmoréennes (cf VII, 10 : « La cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis. ») mais ils sont **antonymes au sens figuré**. L'**adjectif** « féroces » évoque au **sens étymologique** la bête sauvage (en latin, l'adjectif *ferox* vient de *fera*, qui signifie « la bête sauvage »). Les jeunes gens se comportent donc non comme des hommes mais comme des bêtes (**comparaison**), comme des débauchés (« sans mœurs » c'est-à-dire immoraux). Dans ce pays exotique, ils sont déjà blasés de l'amour : « ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ». L'adjectif « affranchis » (= libérés) est **ironique** : ils se veulent libres alors qu'ils sont esclaves des pires passions, passion du ventre et des amours licencieuses : « ils leur préfèrent des repas, des viandes, et des amours ridicules ». L'**énumération** associe de manière **comique** (cf l'adjectif « ridicules ») et **ironique** les « viandes » et les « amours ».

Suit une **gradation** à quatre niveaux qui montre de manière saisissante l'enchaînement du vice. L'**asyndète** mime la rapidité de cette chute. Le moraliste présente d'abord un jeune homme modéré, qui serait un débauché ailleurs. La **négation restrictive** « ne que » est particulièrement **ironique** et le **pléonasme** « sobre et modéré » crée une **hyperbole** elle aussi **comique** : si cet ivrogne est, dans ce pays, un parangon de vertu, quels seront alors les débauchés ? La Bruyère crée certes une **hyperbole** mais elle n'en montre pas moins une finesse d'observation de notre moraliste. Il montre combien la débauche entraîne une surenchère perpétuelle d'inventions vicieuses : « l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide ; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie, et par toutes les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. » Le débauché recherche sans cesse des excitants de plus en plus forts. Le vin ne suscitant plus assez d'excitation « insipides » (= littéralement, sans goût ; figurativement, sans intérêt), il est remplacé des « eaux-de-vie » beaucoup plus alcoolisées. Notre auteur ajoute qu'ils ont tout essayé (« toutes les liqueurs ») et ce qu'il y a de plus fort (cf **superlatif** « les plus violentes »). Reste un dernier cran à cette descente aux enfers : « il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte ». Evidemment, l'expression verbale « il ne manque à » est d'une **ironie noire**. Aujourd'hui, on ne parlerait plus d'eau-forte mais d'alcool à brûler.

2. L. 7 à 14 : Les coutumes vestimentaires (antithèse)

La Bruyère évoque ensuite un aspect plus léger, les modes vestimentaires, même si elles sont révélatrices de mœurs dévoyées. Là encore, il se fait très **ironique**.

L. 7 à 11 : Les femmes (se dénudent tout en se voilant)

Il commence par les femmes en donnant un **paradoxe** : « Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles ». En effet, les recettes de leur beauté présente sont dans le même temps la cause de leur laideur. En voulant cacher les tout premiers ravages du temps, elles ne font finalement que s'enlaidir. A cette époque, les femmes usaient du blanc de céruse pour s'éclaircir le teint mais ce produit comportait du plomb. L'**ironie** perce derrière le verbe « croient ». En effet, le moraliste semble émettre un sérieux doute sur le succès de ces « artifices » (opposition classique entre beauté naturelle et beauté artificielle). Et d'**énumérer** ces « artifices » : « leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules ». Le verbe « peindre » est non seulement à prendre au **sens propre** mais aussi au **sens figuré** qui renvoie à **l'art pictural mais aussi au théâtre** : elles ne sont plus elles-mêmes mais des actrices déguisées, masquées. La coutume était en effet de rehausser le carmin des lèvres et des joues pour se donner un air de santé juvénile. On peignait les sourcils sans doute pour souligner le regard et les épaules pour en renforcer la blancheur, critère suprême de la beauté féminine à cette époque, hantée par la blancheur marmoréenne des statues antiques. La fin du passage laisse voir la réprobation morale de La Bruyère : « elles étalent [leurs épaules] avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez ». **Paradoxalement**, dans le même temps qu'elles cachent certains traits sous la peinture, elles se dévoilent de manière outrancière et indécente. Elles « étalent » leur corps comme les marchands « talent leur marchandise » (**comparaison péjorative**). Voudraient-elles faire commerce de leur corps ? La pudeur est totalement dévoyée puisqu'elles n'ont plus la crainte

(« craignaient ») que leur corps soit vu mais bien plutôt qu'ils ne soient pas assez vu. Le but est clairement annoncé : il s'agit de « plaire », finalement d'attirer le chaland masculin.

L. 11 à 14 : Les hommes (se cachent)

Après les femmes, les hommes, mais La Bruyère s'arrête sur un aspect du vêtement masculin, celui de la coiffure. C'était la mode des longues perruques, faites de cheveux recueillis notamment auprès de femmes pauvres, qui gagnaient ainsi un peu d'argent : « une épaisseur de cheveux étrangers, qu'ils préfèrent aux naturels ». En insistant sur ce point, il les **ridiculise** mieux car il les réduit à n'être qu'une touffe de cheveux, qu'il compare d'ailleurs à « un long tissu » qui « descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage ». C'est le propre de la **caricature** d'insister sur un élément disgracieux, comme le nez ou le menton. Ce portrait des hommes fonctionne donc dans une **antithèse comique** avec celui des femmes. Les femmes font tout pour se dévoiler (tout en peignant ce qui est défectueux), tandis que les hommes font tout pour se cacher. Avec un art consommé de l'évocation, La Bruyère nous donne à voir une sorte de boule de poils ébouriffée. Là aussi, comme pour les femmes, la **métaphore théâtrale** perce : on a affaire à des acteurs, à des hypocrites, qui jouent le rôle de courtisans : ils « ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse ». Comme les **acteurs antiques**, ils portent des perruques qui « change[en] les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage ». Ces perruques jouent donc aussi le rôle de masque comme en portaient également les acteurs de l'Antiquité.

3. L. 14 à 22 : La religion

La Bruyère évoque ensuite un trait encore plus grave de ce **portrait collectif** : celui de la religion et du culte, toujours sous le voile transparent de la **devinette**. Première **touche d'ironie**, La Bruyère, en **coordonnant** « Dieu » et le « roi » montre que, pour « ces peuples », Dieu et le roi semblent sur le même plan, du moins c'est ce qu'on croit au début. En effet, « les grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un temple qu'ils nomment église ; il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur Dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables ; les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel ». Les « grands » sont les nobles de haut rang (cf livre IX). Ils ont le privilège de pouvoir assister à la messe dans la chapelle royale. La Bruyère, dans son souci de poursuivre **la forme amusante de la devinette**, reste vague, d'où l'adjectif indéfini « certaine » ou l'explication « dans un temple qu'ils nomment église », qui simule une méconnaissance du lecteur des coutumes du pays. Ces grands semblent révéler leur Dieu, du moins dans leurs propos : « des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables ». L'**énumération pléonastique** montre **-ironiquement-** qu'ils en rajoutent en paroles, pour masquer un manque de foi et faire oublier l'irrévérence qui suivra. Ils « forment un vaste cercle au pied de cet autel » : cette attitude semble adaptée mais voilà que la suite tranche totalement : ils « paraissent debout, le dos tourné directement au prêtre et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi ». Avec beaucoup d'art, La Bruyère a préparé sa **chute** : ceux que l'on croyait pieux ne sont pas à genoux devant Dieu, comme il le conviendrait, mais debout ; de plus, ils lui tournent le dos, ce qui est blasphématoire. En fait, ils sont **comparés** à des idolâtres qui adorent un autre dieu, leur souverain. Dans l'étiquette, on doit se tenir debout devant le roi et face à lui, mais Dieu est supérieur au roi et annule cette disposition. Les courtisans ont choisi un autre dieu et semblent le prier, « les faces élevées vers [lui] et « semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur

appliqués ». Le verbe « semblent » introduit un **doute ironique**. Ce ne sont des dévots du roi que dans a mesure où il peut leur distribuer ses grâces et non par véritable amour. Mais, La Bruyère ne s'arrête pas là et établit un **nouveau contraste** avec le roi qui, lui, adore Dieu, puisqu'on « le voit à genoux sur une tribune ». Il est vrai que le fait d'être « à genoux sur une tribune » peut paraître un **oxymore ironique**, le roi dominant l'autel tout en étant en posture humble. Louis XIV assistait aux offices depuis la tribune de la chapelle, ce qui lui évitait de descendre mais aussi d'avoir un espace privé, pour prier plus tranquillement. Pour l'apercevoir, les courtisans étaient obligés de se placer au pied des marches de l'autel. Le moraliste conclut ce passage par une remarque : « On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination ; car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. » Le verbe « paraître » émet un **doute ironique** sur la sincérité des uns et des autres. Cette idolâtrie choque profondément le croyant et très chrétien La Bruyère. Le roi paraît également comme une sorte de médiateur entre Dieu et le commun des mortels, une sorte de dieu secondaire et bienveillant. C'est tout un système de cour qui est dénoncé ici.

4. L. 22-23 : Indices supplémentaires pour résoudre la devinette

La Bruyère clôt ce **portrait-devinette** par des indices supplémentaires. C'est bien sûr comique, car le lecteur a compris depuis bien longtemps de qui l'on parlait. La Bruyère **s'amuse** en nous donnant **un indice** tout en ne nous le donnant pas : « Les gens du pays le nomment*** ». C'est une manière de dire au lecteur : « Tu as très bien compris de quel lieu je parlais ». Puis, il continue à **s'amuser** en nous donnant des **indices scientifiques** donc permettant une identification sûre et une élucidation de la devinette, mais ils sont en fait trop compliqués pour être utiles. Là encore, ils sont inutiles car le lecteur a deviné depuis longtemps. En revanche, la **référence finale** aux « Iroquois » et aux « Hurons » ne manque pas de **savoir ironique** : alors que ces peuples très exotiques pour des Français sont clairement nommés et appartiennent au réel, le lieu à deviner apparaît comme encore plus exotique avec ses mœurs et coutumes étranges et sans doute aussi plus « barbare ».